

Serge Borg

Maître de conférences

Directeur du Centre de Linguistique Appliquée - Besançon

Délégué général aux relations internationales et à la Francophonie de l'Université de Franche-Comté

Président de la conférence des directeurs des centres universitaires

d'études françaises pour étudiants étrangers



Synergies Monde n° 4 - 2008 pp. 31-36

Porter un nom de famille typiquement scandinave lorsqu'on est issu d'une culture profondément méditerranéenne est un paradoxe que peu de gens ont le privilège de vivre et c'est pourtant mon cas. A me voir, aucun indice physique ne peut me rattacher aux peuples riverains de la mer du Nord et ma manière d'être et de concevoir l'existence m'écartent définitivement du traditionnel schéma comportemental des septentrionaux, empreint de rigueur et de circonspection. Dès mon plus jeune âge, la problématique identitaire n'a eu de cesse de m'interroger, tant le métissage en moi était complexe et difficile à justifier, dès lors que je devais me présenter et me faire accepter des autres. Né d'un père maltais (d'ascendance britannique) et d'une mère sicilienne, tous deux nés en Tunisie, le hasard de l'histoire a voulu que je naisse à Marseille, sur l'autre rive de la méditerranée, loin de la Baltique et dans les Bouches-du-Rhône.

Pourtant, je m'appelle bien « Borg » et il m'a donc fallu très tôt apprendre à gérer cet antagonisme physico-patronymique en expliquant ce qui, pour mes interlocuteurs, était tout simplement inexplicable, inadéquat, incompatible, incohérent. Ce fut donc ma première expérience de la « complexité », telle que j'allais par la suite pouvoir l'appréhender dans les travaux d'Edgar Morin, et puis plus tard, dans l'exercice de mes fonctions éducatives où cette réalité est au cœur même de mon métier de didacticien des langues et des cultures.

Ce détour introductif à partir de mes origines est fait pour aborder la notion de **Latinité** chez Edgar Morin. En effet, c'est grâce à son éclairage historique, à sa relecture anthropologique et à sa redéfinition identitaire plurielle que j'ai pu repenser le choc des civilisations de Samuel Huntington, dans une visée plus humaniste où le dialogue des langues et des cultures apparaît comme le seul vecteur potentiel apte à (r)établir des ponts entre les deux rives de la méditerranée plutôt qu'à les voir se couper.

Pour ce faire, Edgar Morin nous ramène aux souches de la Latinité et à ses deux visages successifs que l'on peut appeler la « romanité ». Le premier est historique, celui d'une conquête extrêmement barbare qui s'est faite à partir de la cité de Rome. Le deuxième, est la naissance d'un empire pacifique et civilisateur. Une

civilisation avec des vertus à la fois universalistes et intégratives ce qui l'amène à parler, non plus de *la* Latinité au singulier, mais *des* Latinités, au pluriel, avec l'expansion des territoires au sud de l'Europe et aux Amériques.

C'est plus particulièrement la dimension intégrative qui a retenu toute mon attention. En effet, elle est souche et porteuse d'espoir, car elle contient en elle des solutions pour remédier à l'ethnocentrisme et aux replis identitaires latents, surtout dans cette zone du monde qu'est le bassin méditerranéen, carrefour des civilisations par excellence et berceau de l'humanité. Cette constante dans l'intégration se manifeste à plusieurs niveaux : politique et civique, spirituel et religieux, esthétique et intellectuel, et enfin, linguistique et culturel.

Immigration, intégration et identité nationale ne sont pas des problématiques nouvelles. L'Empire romain n'a eu de cesse d'y être confronté pour gérer la multiplicité ethnique de ses troupes, de ses consuls, de ses élites et les débats sur l'appartenance ou non à la communauté n'auront pas peu alimenté les oppositions idéologiques et les tensions politiques jusqu'à ce que l'empereur Caracalla, au troisième siècle de notre ère (212) ne donna la citoyenneté romaine à tous les habitants de l'Empire. Cette attitude est un fait rarissime dans l'histoire des grandes civilisations de l'humanité, et c'est tout à l'honneur de la Latinité que d'avoir eu le courage de prendre ses responsabilités dans un domaine aussi épineux sur le plan **politique et civique**.

A partir de cette époque, l'Empire romain n'est plus uniquement constitué des peuples de l'Italie ou de Rome. Il intègre des ibériques, des slaves, des germains, des helléniques, des nord-africains comme par exemple, Saint Augustin qui, rappelons-le, était un berbère ; tous désormais citoyens romains ! Et Edgar Morin de préciser : « Il est tout à fait remarquable, alors que nous voyons encore aujourd'hui cette tendance à la domination d'une ethnie sur d'autres, que l'Empire romain ait eu un caractère non racial, non raciste. Il y eut même des empereurs qui n'étaient ni romains, ni italiens » (2006 p.107)).

Il en est de même sur le plan **religieux et spirituel**. Edgar Morin nous rappelle que c'est dans ces conditions politiques que nous venons de décrire que s'est constitué, en quelque sorte, l'unité des diversités, avec tout d'abord les tolérances à l'égard des croyances religieuses propres à l'antiquité païenne. On constate ainsi que les dieux « étrangers » ont été adoptés par les romains : Osiris, le dieu égyptien, Orphée, plus tard, le dieu grec qui meurt et qui renaît comme Osiris et enfin le message de Jésus qui, une fois intégré, va anéantir tous les autres par son monopole de vérité.

En effet, il y a eu pendant deux ou trois siècles, une longue période d'incubation du message chrétien dans tout l'empire romain, dans toutes les couches sociales, jusqu'à ce qu'il devienne, avec la conversion de l'empereur Constantin, non seulement une religion d'Empire mais encore la seule religion officielle. A ce moment là, nous dit Edgar Morin : « Le christianisme intègre la romanité, intègre la latinité qui l'avait auparavant intégré » (2006 p.108)

La conversation de Paul est, à cet égard, hautement significative car elle va bien

au-delà du religieux lorsque ce dernier, qui était juif, pharisien et antichrétien, énonça cette idée de base après avoir été frappé par une grande foudre lumineuse sur la route de Damas où le christ lui fut révélé : « Il n'y a plus de juifs ni de gentils, il y a la même humanité » (le mot « gentil » signifie ici, tous les autres peuples, toutes les autres nations). On retrouve ici à l'œuvre, la constante intégrative sur le double registre du religieux et de l'anthropologique.

La dimension intégrative, aux souches de la latinité se manifeste également dans les sphères de **l'esthétique et de l'intellect**. Nous rappellerons simplement ici l'adage latin qui dit : « *Graecia capta ferum victorem cepit, et artes intulit agresti latio* », à savoir : « La Grèce conquise conquiert son farouche vainqueur et porta les arts au sein du latium rustique » (Horace). La culture romaine fut largement inspirée par celle des grecs. Les épopées d'Homère inspirèrent l'Enéide de Virgile, et des auteurs tels que Sénèque le Jeune écrivaient en utilisant un style grec.

De la même façon, beaucoup d'empereurs romains tendaient à être philhellène et l'exprimaient publiquement sur le plan vestimentaire, dans leurs choix culinaires et dans leurs réalisations architecturales. En effet, ne parle-t-on pas communément de culture gréco-romaine, et de culture gréco-latine ? Preuve, s'il le fallait, que la porosité et la perméabilité du monde latin est bien réelle, pour tout ce qui touche à l'identité de l'Autre, au point de la confondre et de vouloir la faire sienne.

Enfin, s'il est un domaine où la dimension intégrative de la latinité se manifeste avec éclat, c'est bien celui du **linguistique et du culturel**, avec l'apparition des langues romanes. C'est ce qui porte Edgar Morin à parler une fois de plus, non pas de *la* Latinité mais *des* Latinités qui émergent au moment de la désintégration de l'Empire romain d'occident, c'est-à-dire, à partir de l'arrivée des peuples barbares qui vont progressivement intégrer *une part* de la civilisation et de la langue latine : « Cette langue latine va donc se transformer, comme le font toutes les langues dans l'Histoire - avec l'apparition des langues nationales, à partir des langages populaires - puisque les lettrés continuent à parler le latin classique, celui de l'église. Mais ces langues nationales portent la marque latine, comme évidemment l'italien, ainsi que l'espagnol, le portugais, le français, le roumain. » (2006 p.109).

S'intéresser à l'intégration non seulement du lexique latin mais également de la pensée et des mœurs latines sur les pays du pourtour méditerranéen nous invite à revisiter cet espace atypique et pluriel où les bouillonnements ethniques, culturels, religieux constituent un formidable laboratoire d'expérimentation, et où **l'impératif de reliance**, si cher à Edgar Morin, apparaît comme crucial. A vouloir trop insister sur les différences, on en oublie la trame et le substrat commun : « Notre civilisation sépare plus qu'elle ne relie. Nous sommes en manque de reliance, et celle-ci est devenue besoin vital ; elle n'est pas seulement complémentaire à l'individualisme, elle est aussi la réponse aux inquiétudes, incertitudes et angoisses de la vie individuelle. Parce que nous devons assumer l'incertitude et l'inquiétude, parce qu'il existe beaucoup de sources d'angoisse, nous avons besoin de forces qui nous tiennent et nous relient. Nous avons besoin

de reliance parce que nous sommes dans l'aventure inconnue. Nous devons assurer le fait d'être là sans savoir pourquoi. Les sources d'angoisse existantes font que nous avons besoin d'amitié, amour et fraternité, qui sont les antidotes à l'angoisse. La reliance est un impératif éthique primordial, qui commande les autres impératifs à l'égard d'autrui, de la communauté, de la société, de l'humanité » (2004 p.114).

A cet impératif de reliance, Edgar Morin ajoute le besoin d'une **éthique de tolérance** car l'intolérance est : « l'équivalent psychique du mécanisme immunologique d'inacceptation du non-soi et constitue un rejet de ce qui n'est pas conforme à nos idées et croyances » (2004 p.117). Les exemples ne manquent pas pour illustrer, de nos jours, les conséquences de la diabolisation de l'Autre, de l'exclusion, de l'offense, du mépris, et de la haine qui engendrent, comme nous l'avons déjà souligné plus haut, les replis identitaires et ethnocentriques. Le terrorisme, sous toutes ses formes est la manifestation parfaite de cette logique de l'intolérance, de l'exclusion et de la barbarie. Et Edgar Morin de conclure : « La tolérance, en se refusant à l'intimidation, à l'interdiction, à l'anathème, donne le primat à l'argument, au raisonnement, à la démonstration » (2004 p.117).

Ce sera également ma réponse à tous ceux qui s'adonnent à l'analyse présumée profonde mais cuistre et pédante des « incompatibilités » entre les cultures et les religions des peuples de la méditerranée. L'histoire très ancienne et plus récente nous montre que ces peuples peuvent, non pas « coexister » ou « cohabiter » (terminologie réservée aux gestionnaires du déclin et des causes perdues), mais vivre en paix et en harmonie, dans le cadre d'un projet commun en misant beaucoup plus sur leurs similitudes que sur leurs différences. Lorsqu'Edgar Morin me fit l'honneur de venir au CLA à Besançon, en novembre 2004, pour le lancement de son ouvrage sur l'Éthique (La méthode 6), nous avons échangé à plusieurs reprises sur *la* Latinité, *Les* Latinités et l'espace méditerranéen. A ma question : « mais qu'est-ce qui peut faire l'unité de ces peuples si différents ? ». Sa réponse fut on ne peut plus catégorique : « Mais Serge, la culture de l'huile d'olive ! », au sens agricole mais aussi culinaire. Je fus, au départ, très surpris mais avec le recul j'ai pu mesurer toute la symbolique de cette image et la sagesse qu'elle implique, en même temps que sa dimension purement technique. En effet, lorsque des tensions et des conflits éclatent, ne dit on pas que pour y remédier, il faut mettre « de l'huile dans les rouages » ?

Car la dimension intégrative dont nous avons hérité des Latinités est toujours là, et il ne dépend que de nous pour la rappeler à notre bon souvenir et pour lui faire reprendre du service.

C'est sans doute ce que nous pouvons lire à travers les récentes initiatives politiques visant à promouvoir l'**Union pour la Méditerranée** qui s'inscrit dans le prolongement du processus de Barcelone (27-28 novembre 1995), lequel regroupait déjà les 25 membres de l'Union européenne et 10 États du Sud et de l'Est de la Méditerranée. Convaincus du fait que la Méditerranée, creuset de cultures et de civilisations doit reprendre son rôle de zone de paix, de prospérité, de tolérance, plusieurs chefs d'État se sont réunis à Rome le 20 décembre 2007 pour réfléchir ensemble aux lignes directrices de ce projet d'Union pour la Méditerranée (siglée UPM).

La valeur ajoutée de l'UPM devrait résider d'abord dans l'élan politique qu'elle devrait donner à la coopération autour de la méditerranée et à la mobilisation des sociétés civiles, des entreprises, des collectivités locales, des associations et des ONG. L'UPM aura vocation à être le cœur et le moteur de la coopération en Méditerranée et pour la Méditerranée. Elle devrait viser à rendre plus claires et lisibles les actions que les différentes institutions développent en faveur de cette zone du monde. A cette fin, ils se sont mis d'accord pour inviter les chefs d'Etat et de gouvernement des pays riverains de la Méditerranée à se réunir avec ceux des pays de l'Union Européenne, le 14 juillet 2008, pour définir leur vision commune.

Faut-il y voir là les prémisses de ce que Edgar Morin appelle de ses vœux, à savoir **une politique de civilisation** ou, plus particulièrement, dans le cadre de ce projet d'Union pour la Méditerranée, une politique de la symbiose des civilisations ? C'est ce que l'avenir nous dira. Mais, à n'en point douter, les souches de la Latinité devraient nous encourager à l'optimisme, et pour ce faire, Edgar Morin fait le parallèle avec les cellules souches, celles qui dans l'embryon humain ont la capacité de créer les cellules de tous les organes.

Des expériences biologiques récentes ont montré qu'un être adulte a des cellules souches dans sa moelle épinière, dans son cerveau et ailleurs dans le corps. Ces cellules souches sont endormies et la question qui va se poser à la médecine de ces prochaines années est de savoir comment les réveiller ? Et Edgar Morin de conclure en transposant la sphère du biologique à celle du culturel : « Nous disposons de ces capacités. (...). Et nous avons parmi nous ces cellules souches, les cellules souches de l'humanisme gréco-latin » (2006 p.113).

Grâce à l'œuvre immense d'Edgar Morin, je peux dire aujourd'hui que je suis parvenu à réactiver mes « cellules souches » et à surmonter définitivement l'antagonisme physico-patronymique évoqué au début de cet article. Je suis même allé bien au-delà en réformant profondément ma pensée, mon éthique et mon positionnement identitaire. C'est pourquoi, en guise de chaleureux remerciements au Maître, j'intitule volontiers mon article :

« **Aux souches de la Latinité, le méditerranéen reconnaissant** ».

Car je lui dois également d'avoir compris que de « la Mère Méditerranée » dont je suis issu, je dois maintenant aller vers la « Terre-Patrie » pour faire comprendre aux autres que les calanques de Marseille ne s'opposent pas aux fjords norvégiens, qu'une origine paternelle maltaise qui véhicule un nom scandinave n'invalide en rien mon appartenance au Sud et que l'on peut s'appeler autrement que « Borgo », « Borges », « Borj » et « Borgia », mais bien **Borg**, et être profondément **latin** et **méditerranéen**.

Un méditerranéen qui sera éternellement reconnaissant à Edgar Morin, à son œuvre, et qui aujourd'hui, a le bonheur de lui offrir ce numéro spécial de la revue **Synergies-Monde** dont il est le rédacteur en chef ; ultime clin d'œil terminologique à l'œuvre du Maître qui, comme chacun sait, place la **Culture-Monde** au cœur de ses réflexions et de son projet.

Bibliographie

Samuel P. Huntington. *Le choc des civilisations*. Editions Odile Jacob. Paris.2000.

Edgar Morin. « La latinité » in *Langue française, plurilinguisme et identités européennes*
Synergies Monde n° 1. GERFLINT. Besançon. 2006.

Edgar Morin. *Ethique - La méthode 6*. Editions du Seuil. Paris. 2004.